

Marie-Claire Pasquier

Une occasion manquée

Christine Jordis publie au Seuil un gros livre de près de 600 pages : *Gens de la Tamise. Le roman anglais au XX^e siècle*. On lit dans l'avant-propos : « En rassemblant des comptes rendus, préfaces et entretiens écrits au cours de vingt ans, j'ai pensé constituer une histoire du roman anglais de ce siècle, tel qu'il apparaît à travers les traductions françaises de ces années-là. » Un peu plus loin on lit : « ... faire apparaître à travers les traductions, un panorama du roman anglais de ce siècle ». Nous, les traducteurs, enfin reconnus comme pleinement actifs dans cette transmission d'un patrimoine culturel ? On y croit encore lorsqu'on lit, un peu plus loin : « ... faudrait-il dire que la culture anglaise ne nous parvient qu'altérée, modifiée par ce filtre qu'est notre propre sensibilité ? » Voilà qui semble rejoindre toutes les réflexions qui ont fait progresser la pensée sur l'exigence de fidélité, la part de compétence et la part de talent chez le traducteur, sur le travail de réécriture, la double « voix » du texte, celle de l'auteur et celle de l'interprète. On espère retrouver un peu de la ferveur de Victor Hugo évoquant le rôle irremplaçable des traducteurs : « C'est par eux que le génie d'une nation fait visite au génie d'une autre nation. Confrontations fécondantes. Les croisements ne sont pas moins nécessaires pour la pensée que pour le sang. » On espère, étant donné le propos affiché – la littérature anglaise réécrite pour des lecteurs francophones, au cours des vingt dernières années – avoir un point de vue « personnel autant qu'informatif » (c'est le but proclamé) sur l'état de la question. Christine Jordis, qui compte de nombreux amis parmi les traducteurs, va enfin faire comprendre aux lecteurs français que ces milliers et ces milliers de pages qu'ils ont pu lire depuis vingt ans (la bibliographie en fin de volume est éloquente) n'ont pas surgi par génération spontanée sur les bords de la Tamise. On attend beaucoup. D'où la cruauté de la déception.

On commence à s'inquiéter lorsqu'on lit, toujours dans l'avant-propos, une constatation qui nous met, nous les traducteurs, d'emblée sur la touche : « Aujourd'hui, les traductions ne reflètent pas les goûts de quelques esprits amis, mais la spéculation des éditeurs sur ceux d'un public beaucoup plus vaste. On traduit plus et plus vite : il n'est qu'à voir l'augmentation des titres provenant de l'anglais depuis les années cinquante. » Ah, où êtes-vous, Gide, Larbaud, Proust ? Soyons juste : « plus vite » ne veut pas dire qu'on traduit vite donc mal, mais simplement qu'on attend moins longtemps entre la parution de l'œuvre originale et sa parution en français, et c'est tant mieux. Mais si nous ne faisons, nous qui avons traduit ces livres, que refléter et servir « la spéculation des éditeurs », nous apparaissions comme de simples instruments, un « effet d'édition », en quelque sorte.

Certes, les auteurs des traductions sont nommés, et nommés deux fois : une fois dans le corps de l'ouvrage, en tête de chaque compte rendu, et dans la bibliographie finale. Mais on attend en vain une tête de chapitre qui ferait une synthèse de cette vaste entreprise collective de traduction du roman anglais au cours des vingt dernières années, ou qui soulèverait des questions pertinentes : peut-on repérer (ou non) une évolution par rapport aux traductions précédentes ? Y a-t-il des ressemblances, certes pas dans le style, mais dans l'approche même du texte à traduire ? Dans l'optique adoptée par le livre, s'il y a un « effet d'édition », peut-on dire qu'il y a un « style maison », qu'une traduction-Gallimard sera différente (dans ses exigences, ses codes) d'une traduction-Seuil, Bourgois, Rivages ou Actes Sud ? Si c'est le cas, qu'en penser ? (Nous avons, d'expérience, notre petite idée là-dessus.) Peut-on déceler, dans cette « obéissance souveraine » que louait déjà Victor Hugo, de réels talents, et si c'est le cas, pourquoi ne pas leur rendre hommage, puisque l'occasion se présente ?

Christine Jordis indique dans son avant-propos : « Ces textes, écrits au hasard de la publication, ont été complétés, réécrits et regroupés de façon à donner *une image générale de la traduction de l'anglais* pendant ces vingt dernières années. » Elle avait donc, dirait-on, presque mission, ou contrat, de s'acquitter de cette tâche : donner une image, « générale » peut-être pas, mais juste, informée, de la traduction en français de la littérature anglaise pendant ces vingt dernières années. Or, dans les comptes rendus eux-mêmes, on attend en vain une appréciation « personnelle et informative » sur la qualité du texte *en français* dont le compte rendu est censé rendre compte. Certes on trouve parfois le petit compliment d'usage que nous guettons tous dans la presse : *Le cœur pur*, de Sylvia Townsend Warner, est « bien servi par la traduction de Denise Getzler » (p. 122). Pour *Guerillas*, de Naipaul,

les descriptions sont « très bien traduites par Annie Saumont » (p. 325). À propos de *Written on the Body* de Jeanette Winterson, compliment à Suzanne Mayoux, assorti d'une phrase qu'on livrera telle quelle, dans sa sagesse énigmatique : « Il faut remarquer ici la justesse de la traduction, si des mots équivalents ne produisent pas toujours le même effet dans les deux langues » (p. 413). Pour *La chambre close*, de Janet Frame, le livre est « très bien traduit par Catherine Vieilledent » (p. 524) . Pour *Le troisième policier*, de Flann O'Brien, Patrick Reumaux, plus « visible » qu'un simple traducteur parce qu'également préfacier du roman, a droit à « Ce roman, remarquablement traduit et préfacé par Patrick Reumaux » (p. 471). On en oublie un ou deux peut-être (sur plus d'une centaine de recensions), mais guère davantage.

En un sens, ces maigres compliments de rigueur, c'est presque pire que s'il n'y avait rien du tout : parce que, par comparaison, tous ceux, l'immense majorité, qui n'ont pas droit à une mention, peuvent se dire qu'ils-ne-l'ont-pas-méritée. Et puis la formule vague, stéréotypée, ne dit rien du talent du traducteur, de ses choix, face à un texte qui résiste. Quand on pense à tous ceux d'entre nous qui, plaintifs et exaltés, disent s'arracher les cheveux sur une traduction difficile...

Là où la déception est la plus forte, c'est lorsqu'il s'agit, dans *Gens de la Tamise*, d'écrivains qui travaillent leur langue, qui, comme dirait encore Victor Hugo, en « font l'enrichissement », qui effectuent une « traction sur l'idiome ». On prendra pour exemple Martin Amis, dont Christine Jorris reconnaît volontiers la volonté « d'élargir les ressources de la langue anglaise ». On lit « Allitérations, assonances, rimes internes, rythmes brefs, syncopés, mots d'une syllabe qui s'enchaînent : l'écriture de *L'information* fuse et crépite. » Pauvre Frédéric Maurin, il a bien dû s'arracher les cheveux ? Eh bien pas un mot, et « la jubilation que ressent le lecteur au long de ces quelque cinq cents pages » (p. 353) semble ne rien lui devoir. Autre exemple, un poète, Stephen Spender. En 1990, Orphée/La Différence publie *Un regard* fondé sur l'édition des *Collected Poems*, de 1985, traduit par Jean Migrenne. Redoutable exercice que de traduire de la poésie. Seuls s'y risquent les plus inspirés, les plus entraînés, les plus fervents et les plus audacieux, sous peine d'aller droit au désastre. Le mérite du traducteur sera-t-il cette fois reconnu ? On lit (sans tricher, en ayant cherché, de bonne foi, dans les phrases précédentes, un mot d'appréciation) : « Établie d'après l'édition des *Collected Poems* publiée en 1985, l'anthologie est précédée d'une utile introduction de Henri Hell et suivie de repères biographiques qui éclaireront aussi la lecture des *Journaux* ; elle a en outre le mérite de

présenter la version anglaise des poèmes traduits » (p. 170). Précédée, suivie, accompagnée : de la qualité de la traduction elle-même, nous ne saurons rien.

Chère Christine, votre livre *Gens de la Tamise. Le roman anglais au XX^e siècle*, publié dans une collection qui, ironiquement, s'intitule « Le don des langues », va *de facto* être l'ouvrage de référence pour les dix prochaines années au moins. Il est malheureux, très malheureux pour tout le monde, que vous ayez manqué votre rendez-vous avec les traducteurs.

P.S.Christine Jordis a reçu pour ce livre le prix Médicis Essai 1999.